

16° J

5A.50

*que
sais-je?*

LA VIE A ROME DANS L'ANTIQUITÉ

PIERRE GRIMAL



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

1771230

NC

La vie à Rome dans l'Antiquité

*La vie à Rome
dans l'Antiquité*

16° J

5450

In the 4 hours that I finished

QUE SAIS-JE ?

*La vie à Rome
dans l'Antiquité*

PIERRE GRIMAL

Membre de l'Institut
Professeur émérite à l'Université de Paris-Sorbonne

Dixième édition

66^e mille



DL-02 07 1994 - 1 8 7 3 4

DU MÊME AUTEUR

- Les jardins romains. Essai sur le naturalisme romain*, Paris, De Boccard, 1944, 2^e éd., Paris, PUF, 1969, 3^e éd., Paris, Fayard, 1990.
- Sénèque*, 2^e éd., Paris, PUF, 1966, coll. « Sup ».
- Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, PUF, 1951, 7^e éd., 1982.
- La mythologie grecque*, Paris, PUF, 11^e éd., 1982, coll. « Que sais-je ? », n° 582.
- Le siècle des Scipions. Rome et l'hellénisme au temps des guerres puniques*, Paris, Aubier, 2^e éd., 1975.
- L'art des jardins*, Paris, PUF, 1954, 3^e éd., 1974, coll. « Que sais-je ? », n° 618.
- Les villes romaines*, Paris, PUF, 1955, 6^e éd., 1983, coll. « Que sais-je ? », n° 657.
- Les romans grecs et latins*, introduction et traduction, Paris, NRF, 1958.
- Horace*, Paris, Editions du Seuil, 1958.
- SÉNÈQUE, *De Breuitate Vitae*, édition et commentaire, Paris, PUF, 1959, coll. « Erasme ».
- *Phaedra*, édition et commentaire, Paris, PUF, 1965, coll. « Erasme ».
- La civilisation romaine*, Paris, Arthaud, 4^e éd., 1970.
- Plaute et Térence. Œuvres complètes*, introduction et traduction, Paris, NRF, 1971.
- Italie retrouvée*, Paris, PUF, 1979.
- Nous partons pour Rome*, Paris, PUF, 4^e éd., 1983.
- L'amour à Rome*, Paris, Belles Lettres, 2^e éd., 1979.
- APULÉE, *Le conte d'amour et Psyché*, édition et commentaire, Paris, PUF, coll. « Erasme », 1963.
- Essai sur l'art poétique d'Horace*, Paris, SEDES, 1968.
- SÉNÈQUE, *De uita beata*, édition et commentaire, Paris, PUF, 1969, coll. « Erasme ».
- Les mémoires de T. Pomponius Atticus*, Paris, Belles Lettres, 1976.
- Le guide de l'étudiant latiniste*, Paris, PUF, 1971.
- « *La guerre civile* » de Pétrone dans ses rapports avec la *Pharsale*, Paris, Belles Lettres, 1977.
- Le lyrisme à Rome*, Paris, PUF, 1978.
- Le théâtre antique*, Paris, PUF, 1978, coll. « Que sais-je ? », n° 1732.
- Le quercy de Pierre Grimal*, Paris, Arthaud, 1978.
- Le siècle d'Auguste*, Paris, PUF, 5^e éd., 1974, coll. « Que sais-je ? », n° 676.
- La littérature latine*, Paris, PUF, 3^e éd., 1982, coll. « Que sais-je ? », n° 327.
- Sénèque, Paris, PUF, 1981, coll. « Que sais-je ? », n° 1950.
- Jérôme Carcopino, *un historien au service de l'humanisme*, Paris, Belles Lettres, 1981 (en collaboration avec Cl. CARCOPINO et P. OURLIAC).
- Rome, les siècles et les jours*, Paris, Arthaud, 1983.
- Virgile*, Paris, Arthaud, 1985.
- Cicéron*, Paris, Fayard, 1986.
- Les erreurs de la liberté*, Paris, Belles Lettres, 1989.
- Le merveilleux voyage d'Ulysse*, roman, Paris Rocher, 1990.
- Tacite. Œuvres complètes*, introduction et traduction, Paris, Pléiade NRF, 1990.
- Tacite*, Paris, Fayard, 1991.
- Sénèque*, Paris, Fayard, 1991.
- Marc Aurèle*, Paris, Fayard, 1991.
- Mémoires d'Agrippine*, roman, Paris, Ed. de Fallois, 1992.
- Pompéi. Demeures secrètes*, Paris, Imprimerie nationale, 1992.

ISBN 2 13 043218 2

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1953

10^e édition : 1994, février

© Presses Universitaires de France, 1953
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



INTRODUCTION

L'histoire du peuple et de la civilisation de Rome s'étend sur la durée d'un millénaire : que l'on accepte ou non la date traditionnelle de 753 av. J.-C. assignée à la fondation de la Ville, les objets les plus anciens retrouvés dans son sous-sol par les archéologues modernes remontent approximativement au VIII^e siècle qui précéda notre ère, et, déjà, nous entrevoyons, grâce à eux, ce que pouvait être la vie quotidienne de ces lointains habitants du Latium. Et lorsque Rome perdit, au début du IV^e siècle ap. J.-C., son titre et son rang de capitale unique du monde civilisé, près de douze cents ans s'étaient écoulés depuis ces humbles débuts. Aussi est-il vain de prétendre fixer une image unique de ce qu'aurait été la « vie privée » des Romains. Aussi vain que si quelque historien de l'avenir mêlait en une même perspective des éléments empruntés à la Gaule de Charlemagne, à la France des Valois, à celles de Louis XIV et de Napoléon III. Même si l'on admet que la densité des faits n'est pas identique d'un millénaire à l'autre, et que, comme on l'a dit, l'histoire « s'accélère », il n'en reste pas moins que la distance est grande des pauvres cabanes du Palatin, où — peut-être — le roi Romulus ramenait le soir ses troupeaux, jusqu'au palais impérial dont les premières fondations devaient, près de huit cents ans plus tard, être jetées au même endroit par Tibère. Et grande encore, celle qui sépare la Rome des débuts de l'Empire et la Ravenne des derniers temps. Si les événements politiques, militaires et économiques ont, au cours de toute cette histoire, bouleversé la structure du monde, la vie quotidienne des hommes qui ont été les témoins et les acteurs de cette évolution n'a pu manquer de connaître elle aussi des transformations profondes. La richesse d'un peuple, la portée de son commerce, l'intensité de ses échanges, la valeur de sa monnaie ont une influence évidente sur son mode de vie — mais tout cela est commandé, à son tour, par l'étendue de son empire, les luttes qu'il doit soutenir contre des rivaux, par la structure même de sa société.

A la vérité, il n'y a aucune barrière entre les deux histoires : la « grande histoire », qui se préoccupe des guerres et des révolutions, et l'autre, dont l'objet est peut-être plus humble, mais aussi plus *intime* et pénètre plus avant dans la connaissance de la psychologie et des hommes eux-mêmes. Nous verrons par exemple comment les victoires remportées par les Romains sur les royaumes de la Grèce, au second siècle avant notre ère, ont transformé de façon profonde et fatale leur genre de vie ; mais cette transformation, à son tour, n'a pas été sans réagir sur le système de l'Etat entier : les antiques croyances, les principes directeurs des hommes au pouvoir, tout l'idéal de la cité ont été remis en question, et il n'est pas exagéré, peut-être, de prétendre que l'histoire du monde a été modifiée du jour où les Grecs ont appris à leurs conquérants l'art de mieux dîner. Reflet d'un état économique et social donné, la vie privée est en même temps une *cause* parmi toutes celles qui agissent sur la psychologie d'un peuple. Et cela, les Romains eux-mêmes ne l'ont pas ignoré. Peut-être même en ont-ils exagéré l'importance, et vu des causes là où il y avait surtout des effets et des symptômes. Leurs moralistes ont souvent déclamé contre le luxe « démoralisateur ». Caton, qui fut censeur précisément à l'époque où intervint cette révolution de la vie quotidienne, a tenté d'agir sur ce qu'il considérait comme une décadence en interdisant telle ou telle pratique en train de s'instaurer : limiter le poids des bijoux que portaient les femmes, régler la composition des banquets ou le prix des esclaves. Près de deux siècles plus tard, l'empereur Auguste s'attaquera au relâchement du costume, et imposera à tous ceux qui paraissaient au Forum le port de ce vêtement aussi traditionnel qu'incommode qu'était la toge. Il tentera aussi — également en vain — d'endiguer la mode des somptueuses demeures entourées d'immenses jardins. Périodiquement, le monde romain a connu de ces « lois somptuaires » dont l'objet immédiat était de réduire le volume des dépenses effectuées par les particuliers, et l'intention lointaine de restaurer, grâce à un mode de vie plus simple, une morale chancelante. Mais on ne remonte pas un courant aussi puissant, lorsqu'une richesse nationale accrue draine les trésors accumulés depuis des siècles un peu partout dans le monde. Les lois somptuaires demeurèrent impuissantes, et la morale romaine n'échappa point aux fatalités économiques.

* * *

La vie privée des Romains a, il faut bien l'avouer, assez mauvaise réputation. Quelques noms d'équivoque mémoire la marquent d'infamie : festins de Lucullus, orgies « néroniennes », en voilà assez pour que les moralistes condamnent tout un peuple, et quelque douze cents ans d'histoire. Les déclamations ou les perfidies calculées des historiens antiques en sont pour une bonne part responsables. Mais il n'est plus possible d'accepter leur jugement sans appel. Le plus souvent, le luxe attaqué est celui de la table. On reproche aux cuisiniers des grandes maisons de se procurer à prix d'or, et dans les pays les plus lointains, des mets précieux. Mais, en y regardant de plus près, on s'aperçoit que ces mets précieux et immoraux ce sont des huîtres, des champignons, des poissons de l'Adriatique, ou bien des oies gauloises. Un dîner bourgeois de notre siècle apparaîtrait singulièrement pervers à nos censeurs antiques ! Mais surtout, les exemples que l'on nous cite — et nous en rencontrerons quelques-uns, chemin faisant — ne concernent que quelques extravagants célèbres. Et leur caractère exceptionnel justifie seul le sort qu'on leur a fait. Les indignations vertueuses prouvent seulement que le plus grand nombre des Romains se nourrissait à moindre prix.

Rome a conservé, vis-à-vis des mœurs quotidiennes, une attitude singulière : jamais elle n'a eu bonne conscience et ne s'est abandonnée sans remords à sa richesse. Peut-être le doit-elle à la soudaineté de son élévation : sans transition ou presque, nous la voyons passer du rang de bourgade italienne à celui de capitale méditerranéenne, et les conquérants se souviennent encore du temps « où ils étaient pauvres ». L'auraient-ils oublié que le spectacle des autres petites villes italiennes, demeurées plus longtemps que Rome dans leur médiocrité, venait sans cesse leur rappeler le souvenir des vertus antiques. À Rome, la vie quotidienne a évolué beaucoup plus vite que dans les « municipes » (ainsi nommait-on les cités provinciales) : la lenteur des communications, les réticences et le particularisme local engendrés par la rancœur d'une conquête sanglante, le fait, aussi, que le citoyen romain résidant à la Ville possède en pratique des privilèges que ne partage pas son égal théorique le provincial, tout cela contribue à creuser entre Rome et le reste de l'Italie un fossé profond. C'est dans les « municipes », précisément, qu'Auguste et, plus encore, ses lointains successeurs, les Flaviens et les Antonins, iront chercher des hommes « intacts », pour en faire des administrateurs et de grands commis. À mesure que la contagion de Rome gagnera l'Italie et que les mœurs des

petites villes ressembleront davantage à celles de la capitale, les provinces d'Occident viendront à leur tour fournir cette réserve de pureté, et c'est vers la Gaule, l'Espagne, l'Afrique, moins touchées que l'Italie par les influences orientales, que les Empereurs tourneront leurs regards.

Les Romains n'ont jamais cessé de croire, jusqu'aux derniers temps de l'Empire, que l'évolution des mœurs était, en dernière analyse, seule responsable de leurs revers. Dans ce sentiment entre pour une bonne part l'illusion que la simplicité antique, contemporaine des plus belles conquêtes de leur cité, en avait été la cause. Aussi, à force de prêcher l'austérité — mais non de la pratiquer — s'imaginaient-ils qu'il était possible de remonter le cours de l'histoire (1).

(1) L'exposé qui suit doit naturellement beaucoup à l'ouvrage de J. CARCOPINO, *La vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire*, Paris, 1939, auquel nous renvoyons une fois pour toutes. On consultera aussi utilement U. E. PAOLI, *Vita Romana, La vie quotidienne dans la Rome antique*, trad. française, Paris, 1955, et notre étude sur La femme romaine, in *Histoire mondiale de la femme*, t. I, Paris, 1965. V. aussi notre *Amour à Rome*, 2^e éd., Paris, 1979. On pourra trouver des indications bibliographiques complémentaires dans notre *Civilisation romaine*, coll. « Champs », Paris, 1981, ainsi que dans notre *Guide de l'étudiant latiniste*, Paris, 1971 ; voir aussi R. ÉTIENNE, *La vie quotidienne à Pompéi*, Paris, 1966 ; P.-M. DUVAL, *La vie quotidienne en Gaule pendant la paix romaine*, Paris, 1952 ; Ch. TERNES, *La vie quotidienne dans la Germanie romaine*, Paris, 1972. Sur les techniques, les travaux de R. J. FORBES, *Bibliographia antica*, Leyde, 1939 et suiv. ; et Id., *Studies in ancient technology*, Leyde, 1964 et suiv. ; Florence DUPONT, *La vie quotidienne du citoyen romain sous la République*, Paris, 1989.

CHAPITRE PREMIER

LA « VIE PRIVÉE », DES ORIGINES JUSQU'AU TEMPS DES GUERRES PUNIQUES

Nous ne connaissons pas avec plus de précision la vie privée des habitants de la Rome primitive que nous ne connaissons leur histoire. Les témoignages antiques sont apportés par des auteurs qui écrivirent longtemps après cette époque et la reconstruisent au gré de leur fantaisie ou de leurs passions. Sur le sol romain, les témoignages archéologiques sont pauvres, monotones et contrastent avec la splendeur des tombes découvertes en Latium ; le maigre mobilier des tombes les plus anciennes ne suffit évidemment pas à nous faire connaître avec de grands détails l'existence des vivants. On n'y trouve pas de ces peintures qui illustrent les tombes égyptiennes ou semblables à celles qui viendront plus tard, à Rome même, compléter les inscriptions ou les reliefs funéraires, mais seulement les ustensiles les plus ordinaires : poterie commune, parfois quelques coupes ou flacons importés de Grèce (et dont la présence nous apprend l'âge de ces sépultures), quelques bijoux typiques, comme les *fibules*, qui sont de grossières « épingles de sûreté » et servaient à retenir le drapé de vêtements primitifs, vraisemblablement posés sur le corps, et non ajustés. C'est là un matériel assez banal, que l'on retrouve un peu partout, à diverses époques, autour du bassin méditerranéen. Pourtant, dans quelques-uns de ces tombeaux, apparaît un document qui nous renseigne sur la demeure de ces premiers Romains : ce sont les « urnes-cabanes ».

Ces urnes, véritables vases en terre cuite, destinées à recueillir les cendres des cadavres après leur crémation, revêtent la forme d'une cabane ronde ou elliptique, parfois rectangulaire, telle qu'en habitaient les vivants. Nous apprenons ainsi que les maisons des premiers habitants de Rome étaient posées sur un socle qui les isolait de l'humidité du sol et les protégeait du ruissellement de la pluie. Elles s'ouvraient largement, par une porte sensiblement carrée, et, parfois, une fenêtre pourvue d'un volet à un ou deux battants. Le seuil était cons-

titué par une vaste dalle en saillie ; la porte se fermait à l'aide d'une longue perche horizontale solidement assujettie dans des encoches du chambranle. Le toit était de chaume, conique, et débordait largement. On songe aux paillotes de certaines tribus africaines.

Ce type de maison est attesté par des sépultures sur une aire qui s'étend non seulement au Latium (c'est-à-dire aux plateaux et aux plaines situés entre les derniers contreforts de l'Apennin, la rive gauche du Tibre et la mer) mais au sud de l'Etrurie (sur la rive droite du fleuve). A Rome même, le fameux cimetière découvert sur le Forum en a fourni des exemples, et, plus récemment, des fouilles systématiques ont montré que des cabanes apparemment semblables s'étaient dressées sur le mont Palatin, d'où elles dominaient, comme d'une citadelle, la vallée du Tibre. Tout souvenir de ces huttes n'était pas effacé, encore, au temps de la Rome classique. Sur le Palatin, et aussi sur le Capitole, la vénération populaire en conservait un ou deux exemples, qui passaient pour avoir été la maison de Romulus et celle de Faustulus, le berger qui avait autrefois recueilli les jumeaux, alors qu'ils étaient allaités par une louve. De temps en temps, on refaisait le toit de chaume, on remplaçait les montants vermoulus, mais le souvenir était pieusement respecté.

La tradition littéraire veut que ces premiers habitants de Rome aient été des pasteurs, occupés tout le jour au soin de leurs moutons et de leurs vaches. La culture des champs ne serait venue que plus tard, au fur et à mesure que s'agrégeaient à Rome des populations installées plus au nord, dans le pays « sabin » (les plaines de la rive gauche du Tibre, en amont de son confluent avec l'Anio). Cette tradition paraît assez vraisemblable. La région naturelle formée par le Latium est constituée en effet par de vastes plateaux coupés de sillons profonds, et battus par les vents marins. La forêt y pousse spontanément, au moins sur les hauteurs. Certains lieux-dits de Rome ont conservé jusqu'à nos jours le souvenir des bois de chênes et de hêtres du Caelius, des osiers du Viminal, des lauriers de l'Aventin. Les premiers établissements furent des villages de clairière, villages refuges où se rassemblaient troupeaux et bergers derrière un mur de terre barrant un éperon. Les plateaux déserts, entre les collines et la mer, étaient d'excellents terrains de parcours. Encore aujourd'hui, ils sont recouverts d'une herbe drue qui nourrit la race forte des bœufs de la campagne romaine, et il n'est pas rare d'y rencontrer de grands troupeaux de moutons. Dans cette région, par endroits semi-marine, la culture des céréales n'est

possible qu'au prix de longues opérations de drainage. Nous avons la preuve que, très longtemps avant l'époque historique, les populations qui occupaient cette terre avaient établi déjà un système de canaux pour l'assécher, mais il semble bien aussi que ces canaux fussent déjà moins bien entretenus, sinon même hors d'usage, lorsque Rome fut fondée. Pour toutes ces raisons il est difficile de rejeter le tableau traditionnel des poètes qui montre, sur le Palatin, un village de bergers.

Mais, de très bonne heure aussi, les hommes du Latium exploitèrent les richesses naturelles fournies par la mer, et surtout le sel. Toute la région d'Ostie, de part et d'autre de l'embouchure du Tibre, fut une zone de salines. Le sel a toujours été, pour des peuples simples, une monnaie d'échange appréciée. Il est encore plus indispensable à des pasteurs, qui savent à quel point une ration de sel est utile au bon état de leurs animaux. Le trafic du sel fut la première forme de commerce établie dans cette région, et des caravanes de marchands partaient de la mer pour aller vers l'intérieur échanger leur précieuse denrée. Sur leur chemin, ils traversaient le site de Rome. Une route, à l'époque classique — et encore aujourd'hui une des grandes artères rayonnant de Rome — porte le nom de *Via Salaria*, la Route du Sel. Cette route quitte la Ville pour se diriger vers le nord et le pays sabin. C'est par elle que s'établirent certainement les premières relations entre le Latium et les populations agricoles d'Italie centrale. Par elle, les bergers du Palatin sortirent de leur isolement et connurent les premiers « produits fabriqués ». Les abords de leur village, et notamment la vallée occupée plus tard par le Forum, devinrent une étape de cette antique piste commerciale. L'étape était commodément située, à une trentaine de kilomètres des salines, et fournissait, pour le premier soir de route, un repos opportun. Il est bien probable que Rome fut d'abord un marché sur la Route du Sel. Sa population commence alors à se diversifier. A côté des pasteurs, voici des commerçants et quelques artisans, qui profitent de la présence d'un groupement pour écouler le produit de leur travail. Il y eut également des pêcheurs — comme il y en a encore — pour exploiter les ressources du Tibre et apporter quelque diversité dans la nourriture de tout ce monde. Il y eut les cultivateurs des terres voisines — les Sabins du Quirinal et de l'arrière-pays — pour vendre leur blé, leurs légumes et leurs fruits. Tous ces hommes n'appartenaient pas à la même race. Ceux qui se rassemblèrent au pied du Palatin étaient, les uns des Latins — le vieux fond pastoral —, les autres des Etrusques — en général des artisans —, les

autres, enfin, ces Sabins qui constitueront dans la société romaine le fond paysan, les « cultivateurs » par excellence. Dès son principe, Rome est diverse. Faite des rencontres du hasard, elle est ouverte à toutes les influences et ce qui, jusqu'à la fin, sera le plus remarquable en elle est sa puissance de synthèse.

*
* *

Partie de ces humbles commencements, la puissance de Rome s'accrut par étapes et finit, en trois ou quatre siècles, par s'étendre à l'Italie péninsulaire tout entière. Mais le cœur de cet Empire demeura la cité agricole installée entre le pays sabin, les plateaux du Latium et les collines qui bordent, vers le sud, le pays étrusque et surplombent la rive droite du Tibre. La ville de Rome est un centre politique et commercial, où l'on vient tous les neuf jours au marché, mais où, pendant très longtemps, les citoyens de rang élevé n'auront guère de demeure permanente. La vie quotidienne se déroule sur les terres des alentours, et c'est dans leur ferme que l'on va chercher les magistrats élus par les Comices ; c'est en cultivant leurs champs que les jeunes Romains acquièrent l'endurance dont ils font preuve au combat. Et, jusqu'à la fin, maint détail des mœurs restera marqué par ces origines paysannes et ne s'expliquera que par elles.

Il semble bien que, au cours des premiers siècles de leur histoire, les Romains de vieille souche n'aient pas connu la propriété individuelle. La terre était possédée par clan (les *gentes*), c'est-à-dire un ensemble de familles issues d'un ancêtre commun. Ces terres comportaient deux parts, l'une qui était commune à tous les membres de la *gens*, pour les troupeaux, par exemple, ou l'exploitation forestière. L'autre était divisée en lots relativement

petits attribués à chaque *maison* et destinés à subvenir aux besoins particuliers de la *familia*. C'était cet enclos familial, appelé *heredium*, que l'on cultivait, et au centre duquel s'élevait la maison.

Sous l'action d'influences qui nous échappent, mais dans lesquelles il convient sans doute de reconnaître un rôle prépondérant à l'Etrurie, la cabane ronde des pasteurs latins est abandonnée. A sa place surgit d'abord une cabane rectangulaire, élément autour duquel s'organise un ensemble complexe. Comme la *familia* comprend non seulement le père et la mère, mais aussi les enfants mariés et les serviteurs, il devient rapidement nécessaire de juxtaposer, à l'intérieur d'un même enclos, plusieurs cabanes. On obtient de la sorte une demeure formée, selon un plan immuable, de *cellules* élémentaires (fig. 1). Dans l'axe de l'entrée, au delà de la cour centrale, s'ouvre le *tablinum*, où dorment, sur le *lectus genialis*, le père et la mère de famille. Cette pièce est particulièrement sainte, puisque c'est d'elle qu'émanent toute fécondité et toute autorité. C'est là que se célèbre le culte domestique et que les dieux familiaux — le *Lar* et les dieux Pénates — ont leur chapelle : le plus souvent une sorte de placard, une niche ménagée dans la muraille, et que ferment deux volets. Là réside le *Genius* du père de famille, son démon protecteur, en même temps que la personnification de son être mystique. De part et d'autre du *tablinum*, un passage conduit vers le champ familial, l'*hortus*, où la fermière cultive elle-même ses légumes. Le long des palissades ou des murs qui forment le reste de l'enclos sont rangées d'autres cabanes, de façon à laisser libre une aire centrale, qui est la cour destinée aux besoins de l'exploitation agricole.

○ Ce type de maison rustique, adapté à un système

Que sais-je?

COLLECTION ENCYCLOPÉDIQUE

fondée par Paul Angoulvent

Derniers titres parus

- | | | | |
|------|--|------|---|
| 2812 | Le métier de médecin
G. TCHOBRUTSKY et O. WONG | 2830 | Les juifs hassidiques
J. BAUER |
| 2813 | L'après-guerre froide en Europe
C. ZORGBIBE | 2831 | Histoire du droit sanitaire en France
V.-P. COMITI |
| 2814 | La politique de santé en France
B. BONNICI | 2832 | Les grandes compagnies des Indes orientales
M. MORINEAU |
| 2815 | L'économie de l'Indonésie
B. DORLÉANS | 2833 | Histoire de la littérature catalane
J. BONELLS |
| 2816 | L'administration de la justice en France
T.-S. RENOUX et A. ROUX | 2834 | La pensée éthique contemporaine
J. RUSS |
| 2817 | La philosophie cognitive
A. KREMER-MARIETTI | 2835 | La psychologie fondamentale
C. PRÉVOST |
| 2818 | La ponctuation
N. CATACH | 2836 | Les Conseils économiques et sociaux
P. BODINEAU |
| 2819 | L'Académie Goncourt
M. CAFFIER | 2837 | La peine et le droit
F.-J. PANSIER |
| 2820 | Le sperme
G. TIXIER | 2838 | Les hérésies
R. VANEIGEM |
| 2821 | Histoire de l'Asie centrale
V. FOURNIAU | 2839 | Les nouvelles politiques urbaines
J.-P. GAUDIN |
| 2822 | Histoire des forces nucléaires françaises
M. DUVAL et D. MONGIN | 2840 | Epistémologie du droit
C. ATIAS |
| 2823 | Histoire de l'enfer
G. MINOIS | 2841 | L'histoire immédiate
J.-F. SOULET |
| 2824 | L'art naïf
C. SCHAEFFEL | 2842 | Population et développement
J. VÉRON |
| 2825 | Les groupes économiques japonais
M. MOREAU | 2843 | Les jumeaux
J.-C. PONS et R. FRYDMAN |
| 2826 | L'équipement médico-social de la France
M. THÉVENET | | |
| 2827 | Les dinosaures
E. BUFFETAUT | | |
| 2828 | Les options négociables
J. BERTON et G. GALLAIS-HAMONNO | | |
| 2829 | Le scepticisme
F. COSSUTTA | | |



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00886730 3

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

